

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 62 (1917)
Heft: 9

Artikel: Le théâtre des opérations de l'armée italienne [suite]
Autor: Fonjallaz, Arthur
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-339946>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

LXII^e Année

N^o 9

Septembre 1917

Le théâtre des opérations de l'armée italienne.

(Suite.)

L'examen de la situation militaire dans son ensemble a amené quelques écrivains à envisager la situation particulière des armées italiennes en se référant à la guerre de 1866. Les considérations d'il y a cinquante ans ne peuvent à notre avis que renforcer, en faveur de l'Italie, celles qui découlent des opérations d'aujourd'hui.

En 1866, Garibaldi reçut l'ordre du général La Marmora d'évacuer immédiatement le Trentin tandis que le gros de l'armée italienne se préparait ailleurs à la conclusion de la paix. La situation de l'armée était désastreuse sous tous les rapports. La bataille de Custoza avait ébranlé l'organisme et l'Autriche pouvait en toute sécurité imposer ses conditions, sûre d'atteindre son but. C'est du reste ce qu'elle fit. Lorsque l'Italie entra en guerre, en 1915, elle ne put que reprendre les opérations au point où elle avait dû les laisser il y a un demi-siècle.

* * *

Par les considérations que nous ont suggérées les opérations offensives de l'armée italienne en mai-juin, nous avons cherché à mettre en relief la conception directrice du commandement suprême. Nous l'avons fait, basé sur la succession des faits et en établissant le plan qui selon toutes probabilités devait servir à l'offensive. En date du 9 juillet, le G. Q. G. italien a donné la relation officielle des opérations et indiqué quelle fut son idée fondamentale. Il n'est pas sans intérêt de la transcrire ici : « Engager d'abord l'ennemi sur tout le front de Tolmino à la mer par une action intense de l'artillerie qui le laisserait dans l'incertitude au sujet de la véritable direction des attaques décisives. L'assaillir ensuite

à son aile droite, au nord de Gorizia, puis dans un deuxième temps lui asséner un coup violent sur le Carso.»

Non sans raisons nous avons parlé de manœuvre et de la possibilité d'entamer le front défensif. Nous avons cherché à faire comprendre qu'en face des difficultés du terrain il fallait considérer la marche en avant des Italiens comme une action extrêmement ardue. Or aujourd'hui cette poussée a réussi de nouveau à pénétrer plus profondément sur le Carso. Il est donc superflu de contester le succès des Italiens.

La contre-offensive autrichienne n'a pas obtenu l'effet cherché. La manœuvre italienne basée sur le plan indiqué plus haut a réussi. Elle s'est emparée des crêtes du Cucco et des approches immédiats de l'Hermada, deux faits que personne ne peut contredire et qui sont capitaux pour les opérations futures. En d'autres termes, c'est la suite lente mais continue de l'effet offensif et qu'il importe de situer à chaque reprise.

* * *

Au moment où les Autrichiens durent constater la prise du Vodice et la vigueur de l'offensive dirigée sur le Carso, leur action devait coûte que coûte chercher à reprendre le terrain perdu. Ils pouvaient manœuvrer par navettes en profitant de l'avantage du terrain montagneux, qui est bien celui qui convient le mieux à une telle manœuvre. Dans tous les cas il n'y avait pas un instant à perdre ; l'attaque devait être exécutée tout de suite. Elle se présentait dans des conditions défavorables, les Italiens étant maîtres de la ligne de crêtes Cucco-Vodice, mais elle pouvait réussir à la condition d'y mettre le prix, c'est-à-dire en sacrifiant les effectifs nécessaires.

C'est là qu'apparaît à nouveau l'énorme avantage réalisé par les Italiens qui, placés sur les crêtes, commandaient le terrain et ses approches. Toute minute gagnée était pour eux un gain appréciable et les qualités de terrassiers que nous leur connaissons leur donnaient de suite la possibilité de s'installer en permanence sur la ligne conquise. A ce moment la défensive localisée prévaut sur l'offensive. Elle devra être forte sur tout le front afin d'empêcher une percée quelque part qui menacerait directement la retraite des troupes et les oblige-

rait à repasser l'Isonzo. Une telle menace de percée joue en montagne un rôle encore plus marqué qu'en plaine parce qu'il est impossible au défenseur de s'échapper par la force des armes. Il est évident d'autre part que cette menace doit être réelle et conduite avec des forces supérieures sinon le défenseur pourra la parer sans peine et la rendre inefficace.

* * *

Durant la fin du mois de mai, les Autrichiens répondant aux principes énoncés plus haut firent les efforts les plus violents pour reconquérir le Vodice. C'était de la bonne tactique et les Italiens savaient à quoi s'en tenir. Le 28 mai les Autrichiens atteignaient le Vodice mais ils ne parvenaient pas à s'y maintenir. D'autres attaques les jours suivants eurent le même sort, laissant les Italiens en fin de compte maîtres du terrain en face du plateau de Bansizza et à proximité des positions du mont Santo et du mont S. Gabriele.

L'inutilité des efforts tentés au nord devait d'autant plus stimuler l'offensive qui se manifesterait ailleurs et que nous avons relevé dans notre dernière étude. En effet dès les premiers jours de juin l'armée autrichienne se préparait à la contre-offensive sur le Carso. Les Italiens s'en rendirent compte et ils se préparèrent à résister dans les positions encore bouleversées par l'attaque des jours précédents.

Dès le 3 juin ce fut depuis l'Hermada au S. Marco un ouragan de feu qui s'abattit sur les lignes italiennes. Ce que fut la situation à ce moment-là on peut facilement et difficilement se la représenter. Facilement si on se souvient des particularités du sol carsique décrites précédemment, difficilement si on n'a devant les yeux que le terrain de nos contrées accidentées et boisées.

Les alternances entre le bombardement et les reconnaissances des patrouilles se succédèrent jusqu'au jour (4 juin) où les Autrichiens lancèrent leur contre-offensive.

Le moment fut des plus critiques; les Italiens pouvaient en quelques heures, si le moral des troupes ne suffisait pas à la résistance, perdre tous les avantages gagnés les jours précédents. La ligne enfoncée en un point quelconque soit à Castagnavizza, soit à Jamiano, aurait entraîné la chute de tout

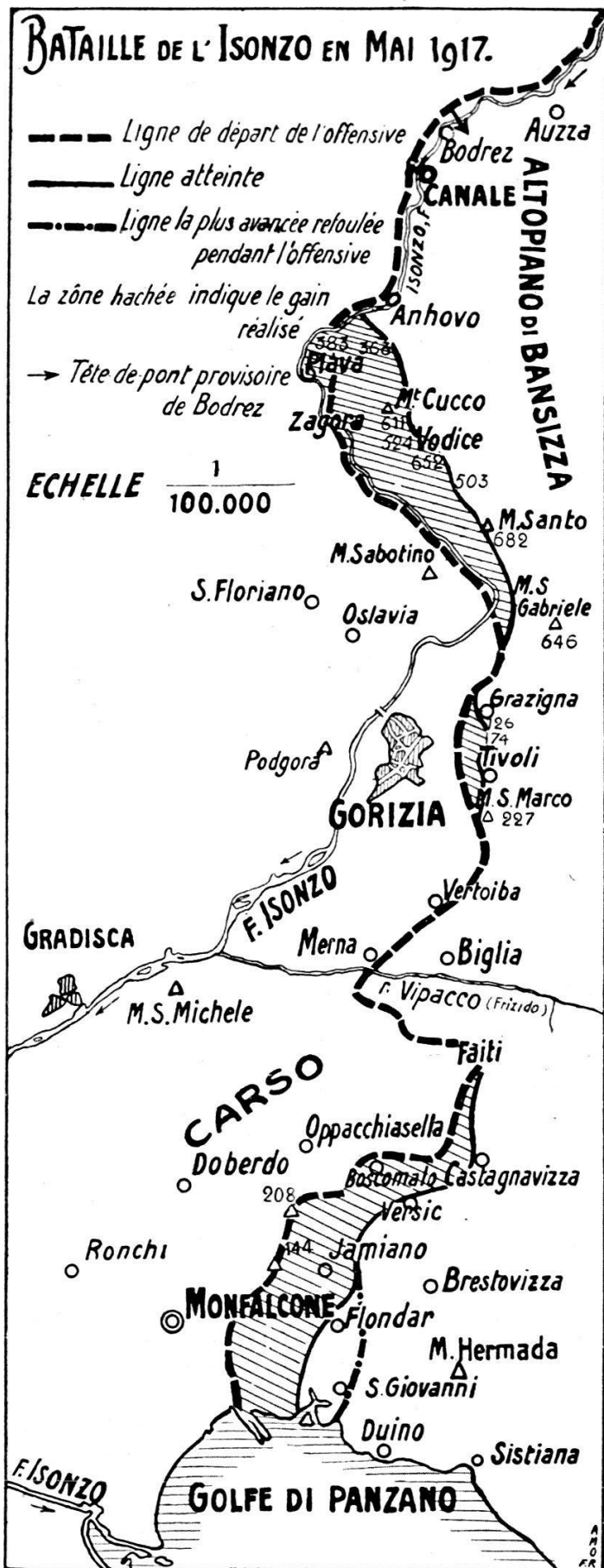
le front et les troupes auraient été reportées sur leur ligne de départ, l'Isonzo. Le Faiti (432 m.) tint bon. Ce saillant favorisé en une certaine mesure par le terrain d'arrière et qui facilite l'approche de renforts, tout en attirant le gros des forces adverses, remplit admirablement son rôle parce qu'il s'y trouva en outre des défenseurs prêts à tous les sacrifices. Plus au sud à la cote 219 (à situer sur notre croquis à 2 km. au S.-O. de Versic et à 1 km. à l'E. de Jamiano) les Italiens résistèrent également à l'attaque de plusieurs régiments dont la présence, de nuit, dans la région de Brestovizza avait été connue par la déposition d'un prisonnier.

Peut-on encore aujourd'hui douter de la valeur de ces troupes qui après des combats épiques sur un sol ingrat et meurtrier trouvent encore la force de s'établir, et de tenir le terrain que l'ennemi veut à tout prix leur reprendre ?

Ce n'est que plus au sud, sur la ligne dite de Flondar, que la contre-offensive autrichienne réussit à refouler les Italiens de quelques centaines de mètres. Ce succès n'a eu que peu d'influence sur l'ensemble de la situation, les Italiens continuant à couvrir et à tenir entièrement la région du Vallone et de Montfalcone, et à trouver en la mer un appui de flanc décisif et sûr.

Dans son ensemble le succès resta sans conteste du côté italien. Je diffère d'opinion sur ce point avec le correspondant de guerre des *Basler Nachrichten* (N° 299, 16 juin 1917) qui qualifie cette action de « ausgezeichnetes Beispiel des heutigen Verteidigungsverfahrens im Stellungskrieg ».

Cette contre-offensive ne fut pas un succès parce qu'elle fut arrêtée dans son développement avant d'avoir pu rejoindre les objectifs qu'elle *devait* avoir en vue. Pour obtenir son plein effet elle aurait dû rejeter les Italiens sur l'Isonzo et atteindre le Vallone, autrement dit elle aurait dû refouler l'adversaire sur sa ligne de départ. S'il est vrai que sur le Faiti l'action autrichienne était destinée à tromper les Italiens en les attirant de ce côté, il faut en toute équité constater que cette démonstration avait pris, le voulant ou non, tous les caractères d'une attaque à fond. Arrêtée comme elle le fut sur le Faiti, la menace italienne dans cette région se manifestait directement contre les Autrichiens qui ne pouvaient



s'engager à fond plus au sud sans courir le danger d'être débordés au nord.

Notre croquis récapitule dans son ensemble les différentes phases de la bataille. Elle tend de plus en plus à s'éloigner de l'Isonzo. Il ne s'agit plus de la 10^e bataille de l'Isonzo, mais bien de celle de Flondar, du Faiti ou de tel autre nom au choix. Son résultat se mesure au terrain et au système défensif qui a rendu le terrain si puissant qu'il ne faut pas songer à ébranler la position sans une conduite méthodique des opérations.

En réalité on a l'impression, si ce n'est la certitude, que les opérations se développent avec une prudence aussi énergique que raisonnée. Et ce qui peut étonner, c'est que l'armée autrichienne n'arrive pas à utiliser avec plus de succès le sol qu'elle défend.

* * *

Nous avons déjà eu l'occasion de relever la nécessité de la coordination des efforts sur tout le front au moment de l'offensive sur une partie quelconque du front. Il est nécessaire qu'aux endroits particulièrement vulnérables, l'initiative reste entre les mains de celui qui attaque ailleurs. Les Italiens auraient commis une faute s'ils n'avaient pas attaqué en haute montagne au moment où ils attaquaient sur le Carso. L'opération pouvait être caractérisée de différentes manières; son but devait rester de fixer l'adversaire sur ses positions et de l'empêcher de porter ses troupes dans d'autres régions.

La bataille se terminait à peine sur le Carso que le canon rappelait l'attention sur le haut plateau des Sept Communes, dans la région d'Arsiero et d'Asiago où nous avons vu l'offensive autrichienne se développer en 1916.

Certains critiques reprochent aux Italiens, non sans quelque ironie difficilement masquée, d'expliquer parfois les résultats des opérations en invoquant le temps qu'il a fait et les conditions atmosphériques.

En réalité dans la montagne le temps qu'il fait est souvent l'unique maître. Devant lui il n'y a qu'à s'incliner. Il est donc parfaitement naturel que les communiqués en fassent mention. Cela ne signifie pas que les troupes ne pourront pas

agir par tous les temps. C'est au contraire la constatation d'une difficulté que personne — même la meilleure troupe — n'est arrivé encore à vaincre complètement.

Les agglomérations de la plaine et des vallées offrent en cas de mauvais temps des ressources innombrables. Dans la région des pâturages la situation est déjà sensiblement plus difficile, et devient souvent intenable dans la région des rochers. Le bois seul est encore disponible et souvent à de grandes distances; les routes et les abris sont rares, les ravitaillements exposés. Si à ces difficultés viennent s'ajouter celles de la température dont les changements brusques éprouvent les hommes, il ne faut pas s'étonner de l'influence du temps sur la conduite des opérations. Nous aurons toujours plus de confiance en celui qui en tiendra compte. Le chef qui jugera les conditions du temps comme un facteur secondaire ne recueillera que des succès.

* * *

Les Autrichiens maintenaient depuis 1916 l'occupation d'une partie du sol italien au nord de la conque d'Asiago, sorte de tremplin donnant accès sur le plateau des Sept Communes.

Le flanc gauche du front s'appuyait à la chaîne des monts qui séparent les eaux des vallées de Nos de celle de Galmarara et qui coulent vers Asiago. Nous retrouvons dans ces montagnes des noms connus tels que le Mossiagh, le Ferno, l'Ortigara, et nous y relevons un terrain analogue par exemple à celui de la région du Grand St-Bernard.

Le Mont Ortigara (2105 m.), situé à l'extrémité de la chaîne, constituait pour ainsi dire le nœud défensif entre les retranchements du haut plateau et ceux du val Sugana. Il fut attaqué dès le 10 juin et enlevé. Toutefois les Autrichiens commencèrent dès le 13 de puissantes contre-attaques, et des deux côtés les péripéties de la lutte firent alterner les chances de succès. Les effectifs engagés par les Italiens, soit la 52^e division avec ses groupes alpins, la brigade Piémont et un détachement de Bersaglieri, témoignent de l'ampleur des opérations dans un terrain où la tactique d'antan n'aurait vu que de faibles détachements en activité.

Sur le reste du front les opérations furent très actives.

Les adversaires se rencontrèrent dans les parages du Colbricon, des Trois Cimes, sur la Zugna, au Lagazuoi, à l'Adamello et ailleurs, provoquant des combats locaux sans importance sur l'ensemble des opérations. La région du Carso et du plateau de Bainsizza restent de cette façon celles qui joueront le rôle capital et où de nouveaux combats devront provoquer la décision finale.

* * *

Au printemps de 1917 les opérations paraissaient devoir s'engager vivement. Les Italiens attendaient une offensive autrichienne dans le Trentin. Elle n'eut pas lieu et nous n'en rechercherons pas les raisons parce qu'il serait osé aujourd'hui de les déterminer exactement.

C'est l'Italie qui, au contraire de 1916, prit l'initiative sur le Carso avec le résultat que nous connaissons. Sur les hautes cimes, les activités individuelles ont continué à se développer mais sans amener de résultats décisifs. Faut-il en conclure à un arrêt des opérations ou à une trêve tacite des belligérants ? En réalité ni l'un ni l'autre de ces facteurs ne doit être pris en considération. Le seul qu'il faille retenir est la puissance du terrain qui limite les opérations aux reconnaissances, aux tâtonnements et aux rapports des observateurs aériens et terrestres.

Il faudra plusieurs volumes pour détailler les épisodes des glorieuses troupes alpines. Ce sera l'œuvre d'après guerre. En lisant les relations officielles, la nation retrouve à chaque instant les témoins de la valeur de ses troupes, les preuves de leur énergie et de leur bravoure.

Ce qui nous étonnera sera, croyons-nous, le travail qui sans arrêt s'est accompli dans les montagnes. Des dizaines de kilomètres de routes nouvelles resteront après la guerre et rendront les contrées habitables; des abris nombreux, sûrs et confortables permettront d'y séjourner; des liaisons rapides s'établiront entre ces régions réputées inutilisables. C'est à ce sujet que nous verrons après la campagne se manifester l'admiration des hommes et le respect en face des efforts sur-humains réalisés en silence.

Lieut.-colonel A. FONJALLAZ.

Août 1917.

(A suivre.)